

enfans passent une grande partie de l'hiver à jouer; ils parient quelquefois jusqu'au dernier chiffon qu'ils ont sur le corps. Les hommes sont très-attachés à leurs femmes et très-enclins à la jalousie; quant aux filles, elles jouissent d'une liberté illimitée, dans le dessein, disent-ils, d'éloigner les jeunes gens des femmes mariées. Il n'est donc pas suprenant que les pères et les mères consentent au mariage temporaire de leurs filles avec les chasseurs canadiens.

Ce peuple paraît être paisible, gai, tranquille et débonnaire; il montre constamment de la disposition à travailler pour les hommes blancs qui veulent l'occuper. Il est donc à souhaiter que ces hommes blancs lui enseignent à cultiver la terre, occupation que le pays permet et qui sera abondamment récompensée par les produits que l'on obtiendra. Ce sera le meilleur moyen de faire parvenir ce peuple à un degré de civilisation qui le mettra à même d'acquérir des connaissances plus précieuses. Ses mœurs douces et paisibles le rendent susceptible de les recevoir aisément, et d'en profiter pour assurer son bien-être.

TERRE DE LABRADOR.

GASPARD de Cortereal, navigateur portugais, après avoir examiné l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, suivit en 1501 la côte qu'il voyait au nord, et appela cette portion de l'Amérique septentrionale, Terra de Labrador (terre de laboureur), parce qu'elle lui parut propre à la culture. Arrivé au cap le plus septentrional, il se crut à l'entrée d'un détroit qui devait conduire aux Indes. Il revint aussitôt en Europe annoncer ses découvertes, et partit de nouveau avec deux navires. Celui qu'il montait périt ou disparut, il est probable qu'il fut enfermé dans les glaces de ces hautes latitudes; l'autre retourna heureusement en Portugal. Un de ses frères ayant marché sur ses traces, éprouva la même destinée; il fallut un ordre du roi pour empêcher l'aîné de cette famille de se sacrifier à la gloire nationale et à la piété fraternelle.

La côte du Labrador fut ensuite visitée par tous les navigateurs qui cherchaient le passage au nord-ouest; mais on n'y fit pas de découvertes importantes avant Henri Hudson, navigateur anglais, qui en 1610 entra dans le détroit qui fait commu-

niquer l'Océan atlantique avec une vaste mer intérieure. Après y avoir passé l'hiver, souffrant toutes les privations et les rigueurs que supportent ceux qui séjournent dans ces climats, il retournait en Angleterre, lorsque son équipage se mutina, le mit dans une chaloupe avec son fils encore enfant et plusieurs hommes de l'équipage, et l'abandonna dans ce pays désert, où sans doute ces infortunés périrent de misère ou furent tués par les sauvages.

La mer et le détroit de Hudson baignent à l'ouest et au nord le Labrador qui est borné à l'est par l'Océan atlantique, et au sud touche au Canada. Les Anglais le comprennent dans l'étendue de pays dont ils s'attribuent la souveraineté, quoiqu'ils n'en possèdent réellement qu'une très-petite partie, et qu'ils appellent Nouvelle-Bretagne. Indépendamment du Labrador, il s'étend à l'ouest de la mer de Hudson jusqu'au-delà du lac Athapaska.

Quoique séparé des terres arctiques, par des mers et des détroits, le Labrador n'a pas un climat plus tempéré que ces pays où le froid est, comme on l'a vu dans les relations précédentes, d'une âpreté extrême. Peu de voyageurs ont parcouru cette contrée glaciale; en revanche elle a été habitée à différens intervalles pendant seize ans, par un homme qu'un penchant extraordi-

naire pour la chasse y attira. C'était George Cartwright qui, né en Angleterre en 1739, passa dès l'âge de quinze ans aux Grandes-Indes. Il en revint en 1757 avec le grade d'enseigne dans un régiment d'infanterie; il servit dans la guerre de sept ans en Allemagne. S'étant retiré avec sa demi-solde, il habita l'Ecosse. L'amour de la chasse l'y avait amené; il la quitta pour faire avec son frère le voyage de Terre-Neuve. « Ce qui me tentait de ce pays-là, dit-il, c'est que j'avais entendu dire que les ours et les rennes y étaient très-communs. » Il n'y allait réellement que pour faire une partie de chasse. Quand elle fut finie, il revint en Angleterre, obtint le grade de capitaine, et joignit son régiment à Minorque; mais le climat de cette île ne lui convenait pas; il se hâta de regagner Londres. Une nouvelle occasion se présente de faire le voyage de Terre-Neuve et de la côte de Labrador, il s'empresse d'en profiter; il y retourna de cette manière six fois, et eût la facilité de suivre son penchant.

En 1782, il revenait enfin en Angleterre pour y jouir du repos, lorsque les chances de la guerre lui firent perdre le fruit de ses longs travaux et de sa persévérance.

Le Labrador est habité par deux races d'hommes différentes. Des Eskimaux semblables en tout à ceux du Grœnland et de la partie boréale de l'A-

mérique, occupent les côtes septentrionales; dans le midi on trouve des Indiens.

Cartwright assure qu'un jour il rencontra une famille d'Eskimaux logée dans une caverne entièrement creusée dans la neige; cette demeure extraordinaire avait sept pieds de haut et à peu près douze pieds de diamètre; un grand morceau de glace servait de porte d'entrée, l'intérieur était, suivant l'usage des Eskimaux, éclairé par une lampe; les habitans couchaient sur des peaux; il ajoute que la cuisine, située à peu de distance, était également construite en neige. Il n'explique pas comment la chaleur produite par la lampe et par les émanations de tous ces corps humains ne venait pas à bout de faire fondre la neige. On peut dire que cela tenait du prodige.

En 1772, Cartwright amena en Angleterre quelques Eskimaux des deux sexes, qui furent étrangement surpris de tout ce qu'ils virent, et qui eux-mêmes furent des objets d'étonnement pour les Anglais. Au mois de mai 1773, Cartwright se rembarqua avec ses Eskimaux pour le Labrador. Il était encore dans la Manche, lorsque la petite vérole se déclara sur son bâtiment. Tous ces malheureux la gagnèrent; Cartwright fit relâcher le navire à Plymouth. Malgré les soins que l'on prit des malades, ils moururent à l'exception d'une femme. Le 13 août il atterrit à la côte de Labrador.

La nouvelle de leur arrivée fit accourir les trois tribus méridionales des Eskimaux, au nombre d'environ cinq cents. « Je m'assis sur un rocher près du rivage, dit Cartwright, et Caouhoïck, la femme eskimause, se plaça quelques pas derrière moi; nous attendîmes ses compatriotes avec des sentimens très-différens des leurs; car ils s'avançaient avec une joie tumultueuse pour embrasser leurs parens et leurs amis. Lorsqu'en s'approchant, ils me virent seul avec Caouhoïck, leurs transports se calmèrent; bientôt l'inquiétude se manifesta sur leur visage; ils nous regardèrent fixement l'un et l'autre, sans proférer une parole. Enfin ils nous demandent ce que les autres sont devenus; je leur réponds par un signe de douleur; au même instant ils poussent des hurlemens épouvantables. Les femmes ramassent des pierres et s'en frappent le visage qu'elles meurtrissent horriblement. Une jeune fille fort jolie, sœur de deux défunts, se fit une blessure affreuse au-dessous de l'œil. En un mot, les témoignages frénétiques de leur désespoir surpassèrent tout ce que j'avais pu imaginer. Moi-même j'étais extrêmement touché, je ne pus retenir mes larmes.

« Dès qu'ils s'aperçurent de mon émotion, ils crurent que je craignais les effets de leur ressentiment. Alors, paraissant oublier leur propre douleur pour s'occuper de me rassurer, ils se pressèrent

autour de moi ; ils me pressèrent les mains , ils me conjurèrent de ne pas croire qu'ils couçussent le moindre soupçon contre moi , relativement au malheur de leurs amis.

« Aussitôt que leur douleur eut pris un caractère plus calme , je leur racontai la maladie et la mort de leurs compatriotes. Je leur montrai Caouhoïck dont le visage portait les marques récentes de ce mal terrible. Ils m'écoutèrent dans le plus grand silence , en fixant souvent leurs yeux sur Caouhoïck , qui de même était morne et silencieuse. Mon triste récit achevé , ils m'assurèrent qu'ils ajoutaient foi à tous les détails que je venais de leur donner , et ils me renouvelèrent les protestations de leur amitié. Ils se rembarquèrent bientôt après , et allèrent camper de l'autre côté de la baie où nous étions. Pendant le reste du jour , et toute la nuit suivante , ils firent retentir l'air de hurlemens lugubres rendus plus affreux encore par les échos des montagnes qui nous entouraient. »

Les missionnaires moraves qui ont porté la lumière de l'évangile aux Eskimaux du Grœnland , ont aussi étendu leur charité évangélique à ceux du Labrador. Ils ont fondé chez eux les trois colonies de Nain , d'Okkak et de Hoffenthal. Lorsqu'ils abordèrent chez ces sauvages , ceux-ci avaient la coutume de tuer les orphelins et les

veuves pour ne pas les exposer à mourir de faim. Les missionnaires commencèrent par leur enseigner divers procédés utiles pour la pêche qui fournit à la plupart de leurs besoins ; ensuite ils élevèrent un magasin dans lequel chacun put mettre en réserve son superflu , et ils les engagèrent à y laisser la dixième partie pour les veuves et les orphelins. Ce fut par ces pratiques qu'ils les amenèrent à reconnaître l'excellence du christianisme , qui , pour premier devoir , recommande l'amour de Dieu et du prochain.

L'établissement de Nain est situé sur la côte orientale du Labrador , par 56° nord , et 61° 30' ouest. Okkak est à un degré et demi plus au nord. Tous les ans un navire appartenant aux missions arrive d'Europe chargé d'objets nécessaires à ces colonies. La plupart des frères moraves sont d'Allemagne ; c'est dans ce pays que leur société a pris naissance.

Edouard Chappel , qui en 1811 fit un voyage à la mer de Hudson , raconte dans la relation qu'il en a publiée , qu'ayant eu occasion de converser avec un de ces missionnaires ; il apprit de lui beaucoup de particularités intéressantes sur leurs établissemens. « Vous ne sauriez croire , lui disait cet homme pieux , quelles difficultés il a fallu vaincre pour familiariser les Eskimaux avec nous ; on put supposer , pendant quelque temps , qu'elles

seraient insurmontables. J'ai été un des premiers à réussir dans cette tentative dangereuse ; nous n'avons réussi qu'en mettant une confiance entière dans ces hommes grossiers. J'ai demeuré seul avec eux , je me suis conformé à leurs usages dégoutans ; j'ai tâché , par la voie de la douceur , d'acquiescer de l'ascendant sur leur esprit. Il a fallu laisser écouler un temps bien long avant d'oser attaquer ces usages sanctionnés par leur durée , et qui me paraissaient le plus condamnables. De ce nombre , était la polygamie , quoique la nature du climat et la difficulté de se procurer des subsistances en eût restreint le privilège à peu près exclusivement aux chefs. Pour excuser un meurtre , on alléguait avec succès l'empressement d'un premier mouvement. Ce ne fut donc qu'en tremblant ; mais avec un esprit entièrement résigné à la volonté de Dieu , que je me hasardai à représenter ces coutumes et ces actions comme des offenses envers le grand Esprit. Le Tout-Puissant a daigné , dans sa bonté infinie , aider à mes humbles efforts et couronner mes tentatives d'un succès que je lui rapporte entièrement , et dont je lui rends grâces.

« Sur les côtes arides et rocailleuses du Labrador , ajoutait le zélé missionnaire , s'élève aujourd'hui un temple consacré à l'adoration de Dieu. C'est là que l'Eskimau sauvage fait entendre sa

voix pour chanter les louanges du Très-Haut. Trente années de ma vie ont été vouées à cet emploi ; je retourne maintenant pour finir mes jours parmi le troupeau qui a été si manifestement confié à mes soins. »

« Le missionnaire me montra un Nouveau-Testament , le symbole des Apôtres et l'oraison dominicale , traduits en eskimau. On peut aisément concevoir combien de lacunes se sont présentées dans les premiers essais. C'est pourquoi toutes les fois que les Eskimaux manquaient de mots pour exprimer une idée nouvelle , ou le nom d'un objet qu'ils n'avaient pas vu auparavant , les missionnaires y suppléaient par une expression correspondante en allemand ; cette langue étant celle que les Eskimaux prononcent le plus aisément.

« Une frégate anglaise en revenant de croiser dans le détroit de Davis , longea la côte du Labrador et entra dans une petite baie , pour y faire de l'eau et du bois ; les Eskimaux effrayés de son apparition , coururent vers leur missionnaire bien-aimé , et lui montrèrent le vaisseau étranger qui causait leurs terreurs. Il ne tarda pas à les calmer , et ils retournèrent paisiblement à leurs occupations ; mais rien n'égalait l'étonnement des officiers , lorsqu'en débarquant , au lieu de trouver une race de sauvages farouches , prêts à les combattre , ils virent un petit village habité par des

hommes doux et simples qui vaquaient tranquillement à leurs travaux journaliers, et les petits enfans qui allaient à l'école avec un livre sous le bras. Leur surprise a dû être encore bien plus grande, en apprenant que tout cela avait été effectué par un homme animé et enflammé du désir de servir Dieu en faisant le bien de ces pauvres Indiens.

Tout ce que l'on connaît du Labrador est une côte rocailleuse au delà de laquelle s'élèvent des montagnes; le terrain est entrecoupé de lacs et de rivières sans nombre. On a nommé lac Atchiouinipi, une vaste étendue d'eau qui paraît verser ses eaux à la fois dans la mer de Hudson et dans le Golfe Saint-Laurent. La côte occidentale est, suivant le récit de Curtis, voyageur anglais, d'une stérilité que tous les efforts de l'homme ne sauraient vaincre; sa surface est partout raboteuse et couverte de masses de pierre d'une grosseur prodigieuse. L'air est plus doux dans l'intérieur des terres; et entre les montagnes, dont quelques-unes sont d'une hauteur effrayante, s'étendent des vallées où l'on aperçoit des vestiges de fertilité. Elles sont arrosées par une chaîne de lacs formés non par des sources, mais par les neiges fondues et la pluie; c'est pourquoi l'eau en est si froide qu'il ne s'y trouve que de petites truites; dans les endroits où elle est moins

glaciale elle nourrit des saumons, des brochets, des anguilles, des barbeaux. Les montagnes offrent par intervalles un arbrisseau chétif ou un peu de mousse. Les vallées sont remplies de pins, sapins, bouleaux et thuya rabougris et tortus. Il y croît beaucoup de céleri sauvage, et diverses plantes antiscorbutiques. On ajoute que les terrains tourbeux de la côte se couvrent d'un gazon touffu, étant engraisés par les phoques que la mer y jette.

Les parties méridionales seraient susceptibles de culture, mais il serait difficile d'y élever du bétail à cause des ours et des loups qui infestent le pays. Au cap Charles par 52° nord, la côte du Labrador se dirige au sud-ouest. C'est entre ce cap et l'île de Terre-Neuve que commence le détroit de Belle-isle, passage où la profondeur de l'eau est de vingt à trente brasses; mais qui souvent est bouché, même à la mi-juin, par les glaces flottantes venant du nord.

La côte orientale offre un escarpement de montagnes rocailleuses et stériles, qui se revêtent en quelques endroits d'une tourbe noirâtre et de quelques arbres difformes. Des brouillards l'enveloppent, cependant ils paraissent de moins de durée qu'à Terre-Neuve. Quoique les eaux viennent généralement de la neige fondue, cependant les goîtres y sont inconnus. Des milliers

d'îles bordent cette côte de même que celle de l'est. La végétation cesse au 60° parallèle.

L'aspect du détroit d'Hudson est le plus triste que l'on puisse imaginer. On ne voit que la base des montagnes noires et raboteuses qui des deux côtés s'élancent de la surface des eaux ; leurs sommets sont couverts de neiges éternelles ; les innombrables montagnes de glace qui couvrent la mer , ajoutent à l'horreur de la perspective ; un courant très-fort qui vient du nord-ouest, les entraîne à la mer. Tel est l'état de ce bras de mer vers la fin de juillet, époque à laquelle les navires peuvent commencer à le traverser. Dans les autres temps il n'est pas navigable. Les Eskimaux s'élancent avec intrépidité à travers ces glaçons dans leurs frêles canots , recouverts de peau , pour aller à la chasse des phoques ou pour aborder les bâtimens qui sont engagés dans le passage.

L'on a découvert des indices de minerai de fer ; les rochers sont en général granitiques , à l'ouest du cap Chudleigh : le jaspe rouge , les hépatites et les pyrites abondent ; mais la plus célèbre production minérale est le beau feldspath chatoyant connu sous le nom de pierre du Labrador , trouvé par les frères Morave en navigant sur les lacs du Kylgapied canton très-élevé ; ses vives couleurs le firent apercevoir au fond de l'eau. Aujourd'hui

les Eskimaux vont le chercher en morceaux détachés dans les lacs et sur les bords de la mer , car on n'a pas encore rencontré la roche qui en est formée. Ce spath était peut-être la pierre brillante qu'un navigateur anglais du seizième siècle rapporta dans son pays comme un échantillon de mine d'or.

Les îles des côtes sont peuplées de quantités innombrables d'oiseaux aquatiques et de phoques ; les morses fréquentent même celles de la partie septentrionale. Dans l'intérieur, les rennes et les castors sont très-nombreux. « Si les porc-épics l'étaient davantage, dit Cartwright, ils détruiraient tous les arbres du pays ; car ils vivent d'écorce tant que l'hiver dure et font périr une prodigieuse quantité d'arbres. Ils préfèrent à tous les autres le sapin argenté. Au printemps ils mangent volontiers les feuilles du bouleau , et en automne une espèce de champignons qui sont assez abondans. Le porc-épic est pourvu d'ongles longs et forts qui l'aident à monter lestement sur les arbres ; je pense que lorsqu'il y grimpe pendant l'hiver, il n'en redescend qu'après en avoir rongé toute l'écorce. Dans ses voyages à travers les bois, il suit ordinairement une ligne droite, et attaque tous les arbres qu'il trouve sur son chemin, à moins qu'ils ne soient trop vieux, il est surtout friand de la seconde écorce des jeunes arbres. Un

porc-épic peut dépouiller cent arbres dans un hiver, on le découvre aisément lorsque la neige couvre la terre. Dès que l'on voit un arbre fraîchement écorcé, on en fait le tour et s'il n'est pas tombé de neige récemment, on découvre la trace du porc-épic et bientôt l'animal lui-même. Son ventre est revêtu d'un poil grossier; ailleurs son corps est garni de piquans dont les plus forts et les plus aigus sont à sa croupe et à sa queue. On a raconté à tort que le porc-épic a la faculté de lancer ses piquans à volonté. A l'approche du danger, cet animal se retire dans son trou, s'il en a le temps, sinon il se blottit contre terre, le nez entre ses pieds de devant, et se défend en donnant des coups de queue et en faisant des mouvemens brusques avec sa croupe. Ses piquans n'étant pas profondément enracinés dans sa peau et se terminant en pointe acérée, s'attachent aisément à tout ce qu'ils touchent. Il importe de les arracher aussitôt, parce que le mouvement musculaire et la disposition des petits crochets qui entourent la pointe, les font percer la chair de part en part; toutefois les blessures qu'ils causent n'ont d'autres suites que celles d'une coupure ordinaire.

« Un jour, accompagné de mon levrier, je trouvai un porc-épic hors de son trou; mon chien qui ne connaissait pas ces animaux, s'élança sur

lui avec autant de courage que sur un renard. Mais bientôt il recula et devint comme enragé; Sa langue, son palais, son nez, tout le devant de sa tête étaient remplis de piquans. Il était tellement hors de lui, qu'il tenta de me mordre lorsque j'essayai de le soulager; heureusement il ne put fermer sa gueule qui était comme baillonnée par les piquans. De retour chez moi je le fis tenir par mon domestique, et au bout de trois heures de travail, je parvins à l'aide d'un moule à balles, à arracher la plupart des piquans. Quelques-uns étaient cassés si courts, que je ne pus les saisir, je parvins à en extraire d'autres en les tirant par la pointe; ils avaient traversé le palais et le cartilage du nez. »

Les renards, les loups et les volverennes sont nombreux, mais de tous les animaux carnassiers, ce sont les ours que Cartwright a étudiés avec le plus de soin. Il lui est arrivé d'en compter à la fois des trentaines de blancs ou de noirs. C'est surtout aux cataractes des rivières, entourées de sapins, de pins, de mélèzes, d'aunes, de bouleaux qu'ils se réunissent en grandes troupes, pour prendre les saumons dont ils sont très-friands; quelques-uns plongent et poursuivent leur proie sous les eaux, et on ne les revoit qu'à cent ou deux cents pas de distance. D'autres plus paresseux ou moins agiles

semblent n'être venus là que pour voir ce qui se passe et jouir de la promenade.

• Pendant l'été, dit Cartwright, l'intérieur du pays est presque impraticable. On ne peut voyager qu'à pied, il faut porter avec soi ses provisions, sa hache et tout ce dont on peut avoir besoin; on est continuellement arrêté par des rivières, des lacs et des étangs. Il fait une chaleur insupportable dans les bois; on enfonce dans le terrain qui est spongieux et trempé par les eaux; on est assailli par des essaims inombrables de cousins. En hiver au contraire on voyage facilement à l'aide de raquettes.

• Les Eskimaux n'ont pas su apprivoiser les rennes pour les atteler à leurs traîneaux; ils se servent de chiens et parcourent de cette manière cinq à six milles à l'heure. Ces chiens sont grands et ont la tête du renard.

Les Indiens qui habitent les montagnes du midi, offrent un mélange de traits français, étant issus des Canadiens et des peuples indigènes. Ils se nourrissent de rennes et de gibier; ils font aussi la chasse aux loups, aux renards et aux martres. Ils demeurent dans des vigvams, ou tentes couvertes de peaux et d'écorce de bouleau. Ils professent la religion catholique et vont visiter les prêtres de Quebec.

Les Anglais font au Labrador le même commerce qu'à Terre-Neuve; ils en tirent de la morue, du saumon, de l'huile et des fanons de baleine, des pelleteries enfin des peaux de phoques et de morse.